

LA TRILOGIE

BEVELSTOKE

2. MADEMOISELLE
LA CURIUSE

DE LA MÊME AUTRICE

chez Flammarion Québec

La chronique des Bridgerton

1. Daphné
2. Anthony
3. Benedict
4. Colin
5. Éloïse
6. Francesca
7. Hyacinthe
8. Gregory
9. Des années plus tard

Hors série

La reine Charlotte

Les Lyndon

1. Je t'offrirai la lune
2. Je t'offrirai le soleil

Les Rokesby

1. À cause de Mlle Bridgerton
2. Un petit mensonge
3. L'autre Mlle Bridgerton
4. Tout commença
par un esclandre

Le quatuor des Smythe-Smith

1. Un goût de paradis
2. Sortilège d'une nuit d'été
3. Pluie de baisers
4. Les secrets
de sir Richard Kenworthy

La trilogie Bevelstoke

1. Les carnets secrets
de Miranda
2. Mademoiselle la curieuse
3. Ce que j'aime chez vous

JULIA QUINN

LA TRILOGIE

BEVELSTOKE

2. MADEMOISELLE
LA CURIEUSE

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Cécile Desthuilliers

Flammarion >
Québec

Couverture : Antoine Fortin
Intérieur : Facompo

Titre original : WHAT HAPPENS IN LONDON
Éditeur original : Avon Books, une filiale de HarperCollins
Publishers, New York
© Julie Cotler Pottinger, 2009
© Éditions J'ai lu, 2012, pour la traduction française
© Madrigall Canada inc. – Flammarion Québec, 2024,
pour la présente édition

Tous droits réservés
ISBN : 978-2-89811-231-7
ISBN (PDF) : 978-2-89811-232-4
ISBN (EPUB) : 978-2-89811-233-1

Dépôt légal : 3^e trimestre 2024

Imprimé au Canada
flammarionquebec.com

*À Gloria, Stan, Katie, Rafa et Matt.
Je n'ai pas de famille par alliance. J'ai juste une famille.*

*Et aussi à Paul,
même si c'est lui qui a tous les gènes dominants.*

La rumeur :

Sir Harry Valentine a-t-il assassiné sa fiancée ?

Le secret :

Lady Olivia Bevelstoke pourrait-elle être
une espionne à la solde des Russes ?

Le mystère :

Pourquoi jette-t-il tant de papiers au feu ?

La question :

Va-t-elle épouser un prince ?

Le scandale :

Il n'y en a absolument aucun.

Parce que ce qui s'est passé à Londres...
reste à Londres !

Prologue

À l'âge de douze ans, Harry Valentine possédait deux savoir-faire qui le distinguaient des autres garçons de son milieu, dans l'Angleterre de ce début du XIX^e siècle.

Le premier était sa maîtrise parfaite du russe et du français. Ce talent n'était guère surprenant puisque sa grand-mère, la très aristocratique et très dogmatique Olga Petrova Obolensky Dell, était venue vivre dans la famille Valentine quatre mois après la naissance de Harry.

Olga méprisait la langue anglaise. À son avis (qu'elle ne se privait pas de faire connaître), il n'existait rien d'important en ce monde qui ne puisse être exprimé en russe ou en français.

Quant à la raison pour laquelle elle avait épousé un Anglais, elle n'avait jamais été capable de l'expliquer.

— Peut-être parce qu'elle devrait le faire en anglais, avait marmonné Anne, la soeur aînée de Harry.

Harry avait haussé les épaules en souriant (en véritable frère) lorsque ces paroles avaient valu une gifle à celle-ci. Babouchka dédaignait peut-être la langue anglaise, mais elle la connaissait parfaitement et possédait une ouïe infailible. Marmonner quelque chose – dans n'importe quelle langue – lorsqu'on se trouvait dans la salle de classe était une mauvaise idée.

Marmonner en anglais était d'une incroyable témérité. Marmonner en anglais pour suggérer que le français ou le russe n'était pas à la hauteur de la tâche...

En vérité, Harry était surpris que sa sœur n'ait pas reçu quelques coups de badine.

Anne méprisait le russe avec la même énergie que Babouchka l'anglais. Cela demandait trop d'efforts, gémissait-elle. Quant au français, il était à peine moins difficile. Anne, qui avait déjà cinq ans à l'arrivée de Babouchka, s'exprimait en anglais depuis trop longtemps pour qu'une autre langue prenne la même importance.

Harry, en revanche, était heureux de parler, quelle que soit la langue de son interlocuteur. L'anglais était pour tous les jours, le français pour l'élégance, et le russe pour le drame et la passion. La Russie était vaste. Elle était froide. Et par-dessus tout, elle était *grande*.

Pierre le Grand, Catherine la Grande... Harry avait été bercé par leur histoire.

— Peuh ! avait ricané Olga un jour où le précepteur de Harry tentait de lui inculquer quelques notions d'histoire de l'Angleterre. Qui est cet Ethelred le Mal Préparé ? Le *Mal Préparé* ? Quel genre de pays tolère un chef qui n'est pas préparé ?

— La reine Élisabeth était une grande souveraine, avait fait remarquer Harry.

Olga ne s'était pas laissé impressionner.

— L'appelle-t-on Élisabeth la Grande ? Ou la Grande Reine ? Non. On la surnomme La Reine vierge. Comme s'il y avait de quoi être fière de *cela* !

À ce moment de la discussion, les oreilles du précepteur étaient soudain devenues toutes rouges, ce que Harry avait trouvé fort curieux.

— Elle n'a pas été une grande reine, avait poursuivi Olga d'un ton polaire. Elle n'a même pas donné à son pays un héritier convenable pour le trône.

— La plupart des historiens considèrent que notre souveraine a fait preuve de sagesse en refusant de se marier, avait plaidé le précepteur. Elle devait montrer qu'elle ne subissait aucune influence et...

Sa voix s'était étranglée. Harry n'en avait pas été surpris. Babouchka venait de darder sur le malheureux son regard d'aigle, et Harry ne connaissait personne qui soit capable de continuer à parler dans de telles conditions.

— Vous n'êtes qu'un stupide petit bonhomme, avait décrété Babouchka, avant de lui tourner le dos sans plus de façons.

Elle lui avait donné son congé le lendemain et avait instruit Harry jusqu'à ce qu'on lui trouve un nouveau professeur.

Ce n'était pas précisément à Olga de recruter et de renvoyer les précepteurs de la progéniture Valentine, qui, à l'époque, comprenait trois enfants (Bébé Edward avait rejoint la nursery l'année où Harry fêtait ses sept ans), mais personne d'autre ne s'intéressait à ces questions. La mère de Harry, Katarina Dell Valentine, ne s'opposait jamais à sa propre mère. Quant au père de Harry... eh bien...

Cela n'était pas sans rapport avec le second savoir-faire atypique que Harry Valentine avait acquis dès sa douzième année.

Sir Lionel Valentine était un ivrogne.

Cela n'avait rien d'original en soi. Tout le monde savait que sir Lionel buvait plus que de raison. Impossible de le cacher. Non seulement sir Lionel se prenait les pieds dans les tapis, butait sur les mots et riait de ce qui n'amusait personne mais, pour le malheur des domestiques – et des deux tapis de son bureau –, il y avait une bonne raison pour que l'alcool n'ait pas alourdi sa silhouette.

Voilà comment Harry était passé expert en l'art de nettoyer le vomi.

Cela avait commencé l'année de ses dix ans. Peut-être aurait-il laissé les choses en l'état s'il n'avait été en train de demander à son père un peu d'argent de poche, et qu'il n'avait pas commis l'erreur de s'y prendre à une heure aussi avancée de la journée. Sir Lionel avait déjà avalé son cognac de l'après-midi, sa liqueur de début de soirée, son vin au dîner, son porto en digestif, avant de revenir à son grand favori, le cognac susmentionné, arrivé de France en contrebande. Harry était certain d'avoir formulé sa demande clairement (et en anglais), mais son père s'était contenté de le regarder en battant des paupières, comme s'il ne comprenait pas de quoi il parlait... avant de vider le contenu de son estomac sur ses souliers.

Ce qui expliquait pourquoi Harry n'avait pas pu échapper à la corvée de nettoyage.

Après quoi, il avait été impossible de revenir en arrière. C'était de nouveau arrivé une semaine plus tard, bien que pas directement sur ses pieds, puis le mois suivant. Parvenu à l'âge de douze ans, Harry avait réparé les dégâts causés par son père si souvent que n'importe quel autre enfant en aurait perdu le compte. Seulement, Harry avait une passion pour la précision. Une fois qu'il avait commencé à compter, impossible de s'arrêter.

La plupart des gens auraient renoncé aux environs de sept – le chiffre le plus élevé que la moyenne des individus pouvait estimer visuellement, comme Harry l'avait appris dans ses nombreuses lectures sur la logique et l'arithmétique. Dessinez sept points sur une feuille : il suffit à la majorité de vos contemporains d'un seul regard pour annoncer le chiffre sept. Passez à huit et le commun des mortels est perdu.

Harry pouvait aller jusqu'à vingt et un.

Aussi n'y a-t-il rien d'étonnant à ce que, après une quinzaine de séances de ménage, il ait su avec exactitude combien de fois il avait trouvé son père en train de

traverser le hall d'un pas incertain, gisant, inconscient, sur le plancher, ou visant (sans grande précision) un pot de chambre. Ayant franchi le cap des vingt et un, c'était devenu une habitude : il fallait qu'il garde le compte juste.

Au demeurant, cela devait rester un exercice purement intellectuel. Sinon, ç'aurait été... *autre chose*, au risque que Harry fonde en larmes le soir en s'endormant, au lieu de regarder le plafond en se disant : « Quarante-six, mais avec une zone d'impact moins étendue que celle de mardi dernier. Il n'a pas dû manger grand-chose au dîner. »

La mère de Harry avait décidé depuis longtemps d'ignorer la situation. On la trouvait la plupart du temps dans ses jardins, s'occupant des rosiers exotiques que sa mère avait rapportés de Russie des années auparavant. Pour sa part, Anne avait informé Harry qu'elle comptait bien se marier et « fuir cet enfer » dès qu'elle aurait soufflé ses dix-sept bougies. Ce qu'elle avait d'ailleurs fait, prouvant ainsi sa détermination, car aucun de ses parents ne s'était jamais donné la peine de lui trouver un prétendant. Quant au cadet, Edward, il avait appris à s'adapter, comme Harry. Leur père n'était plus bon à rien passé 16 heures, même s'il semblait lucide – ce qui était généralement le cas jusqu'au dîner, où tout se gâtait.

Les domestiques aussi en avaient pris leur parti. Ils n'étaient guère nombreux ; les Valentine se contentaient de leur modeste demeure du Sussex et de la centaine de livres annuelle que leur rapportait la dot de Katarina, ce qui n'avait rien d'une fortune. Le personnel se composait de huit domestiques – un majordome, une cuisinière, une gouvernante, un garçon d'écurie, deux valets de pied, une bonne et une fille de cuisine –, restés fidèles à la famille malgré le surcroît de travail dû à l'alcoolisme de leur maître. Sir Lionel était peut-être un ivrogne, mais ce n'était pas un mauvais homme.

Il savait se montrer généreux. La bonne avait appris à s'accommoder de ses débordements, qui lui rapportaient une petite pièce de temps à autre, quand il était assez sobre pour se souvenir de ses agissements et en être embarrassé.

Harry n'aurait su dire pourquoi il continuait de nettoyer les dégâts de son père, car il aurait pu laisser la tâche à quelqu'un d'autre. Peut-être ne voulait-il pas que les domestiques sachent à quelle fréquence cela se produisait. Peut-être avait-il besoin d'un rappel efficace des ravages de l'alcool. Il avait entendu dire que le père de son père se comportait de la même façon. Cela se transmettait-il d'une génération à l'autre ?

Il n'avait aucune envie de le savoir.

Et voilà que, sans prévenir, Babouchka était morte. Non pas paisiblement, dans son sommeil – Olga Petrova Obolensky Dell n'aurait jamais fait une sortie aussi discrète. Elle était assise à la table du dîner, s'apprêtant à plonger sa cuillère dans son assiette de consommé, lorsque, portant la main à sa poitrine, elle avait émis quelques sons étranglés avant de s'effondrer. On s'était avisé plus tard qu'elle avait dû conserver un certain niveau de conscience, car son visage avait soigneusement évité de tomber dans la soupe et qu'elle était parvenue à projeter sa cuillerée pleine de liquide brûlant sur sir Lionel, dont les réflexes émoussés par l'alcool ne lui avaient pas permis d'esquiver le projectile.

Harry n'avait pas assisté à la scène – à douze ans, un enfant ne dînait pas avec les adultes –, mais Anne, qui en avait été témoin, lui avait tout raconté, hors d'haleine.

— Et alors il a arraché sa cravate !

— À table ?

— Oui ! Et il avait une brûlure grande comme ça, avait précisé sa sœur en écartant le pouce et l'index de deux ou trois centimètres.

— Et Babouchka ?

Anne avait essuyé une larme. Une seule.

— Oh ! Je pense qu'elle est morte.

— Elle était très vieille, avait fait remarquer Harry en hochant la tête.

— Au moins quatre-vingt-dix ans.

— Tu crois ?

— Elle en avait l'air.

Harry ne répondit pas. Il ignorait à quoi ressemblait une dame de quatre-vingt-dix ans, mais le visage de Babouchka était plus ridé que celui de n'importe qui d'autre.

— Et tu ne sais pas le plus bizarre, avait ajouté Anne, avant de se pencher en avant pour murmurer : Maman.

Harry avait battu des cils.

— Qu'est-ce qu'elle a fait ?

— Rien. Absolument rien.

— Elle était assise à côté de Babouchka ?

— Non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Elle était de l'autre côté, trop loin pour pouvoir aider.

— Alors...

— Elle est restée assise, l'avait interrompu sa sœur. Sans bouger.

Harry avait réfléchi à cela. C'était triste, mais il n'en était pas surpris.

— Même son visage est resté immobile, comme ça.

Anne s'était alors composé une expression parfaitement inexpressive qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à celle de leur mère.

— Je vais te dire quelque chose, avait-elle poursuivi. Si elle tombait la tête dans sa soupe juste en face de moi, j'aurais *au moins* l'air étonné.

Elle avait secoué la tête.

— Ils sont grotesques, tous les deux. Papa ne fait rien d'autre que boire et maman ne fait rien du tout. Je ne vais pas attendre mon anniversaire. Et tant pis si nous

sommes censés être en deuil. Je vais épouser William Forbush, et ni l'un ni l'autre ne pourra s'y opposer.

— Pour ça, tu n'as pas à t'inquiéter, avait renchéri Harry.

Mère n'aurait sans doute aucune opinion sur la question. Quant à père, il serait trop ivre pour s'apercevoir de quoi que ce soit.

— Tu as sans doute raison.

Anne avait pincé les lèvres, l'air blasé, avant de presser l'épaule de Harry en un geste d'affection dont elle n'était pas coutumière.

— Toi aussi, tu seras bientôt loin d'ici.

Harry avait hoché la tête. Il devait partir en pension d'ici quelques semaines.

Son léger pincement de culpabilité à la perspective de laisser Anne et Edward derrière lui avait vite disparu, emporté par le formidable sentiment de soulagement qui s'était emparé de lui lors de son arrivée à l'école.

C'était *bon* de s'en aller. Avec tout le respect qu'il devait à Babouchka et à ses souverains préférés, c'était même *grand*.

La nouvelle vie de Harry se révéla à la hauteur de ses espérances. Il fréquentait Hesslewhite, un établissement raisonnablement sévère où étaient accueillis des jeunes gens dont les parents n'étaient pas assez influents (ou, dans le cas de Harry, assez attentifs) pour envoyer leur progéniture à Eton ou à Harrow.

Harry aimait l'école. Il l'adorait. Il aimait les cours, il aimait les activités sportives et, surtout, il aimait pouvoir aller se coucher sans devoir explorer toute la maison à la recherche de son père en croisant les doigts pour qu'il se soit évanoui quelque part sans répandre le contenu de son estomac autour de lui. À Hesslewhite, il se rendait directement de la salle commune à son dortoir, et il adorait cette routine dénuée de toute surprise.

Les meilleures choses ayant une fin, à dix-neuf ans, Harry obtint son diplôme, comme le reste de sa promotion, dont faisait partie Sebastian Grey, son cousin et meilleur ami. Il y eut une cérémonie, car la plupart des élèves souhaitaient fêter l'événement, mais Harry « oublia » d'en parler à ses parents.

— Où est ta mère ? s'enquit sa tante Anna.

Tout comme Katarina, elle s'exprimait sans le moindre accent, bien qu'Olga ne leur eût parlé que russe depuis leur plus tendre enfance. Anna avait contracté un meilleur mariage que Katarina, puisqu'elle avait épousé le deuxième fils d'un comte. Cela n'avait pas pour autant séparé les deux sœurs. Sir Lionel était tout de même baronet, ce qui signifiait que c'était Katarina que l'on appelait lady. Anna, elle, possédait les relations et la fortune. Plus important, elle était dotée d'un mari qui, jusqu'à sa mort, deux années auparavant, se contentait en général d'un verre de vin au dîner.

Aussi, quand Harry marmonna que sa mère était trop fatiguée, Anna comprit-elle aussitôt. Si Katarina venait, sir Lionel viendrait aussi. Après sa mémorable prestation d'une grandiloquence pâteuse lors de la cérémonie de 1807 à Hesslewhite, Harry n'avait guère envie d'inviter son père.

Lorsque sir Lionel avait bu, son éloquence devenait effroyable, et Harry n'était pas certain de survivre à un nouveau discours émaillé de « chuperbe établiche-ment », surtout s'il était prononcé du haut d'une chaise.

Au milieu d'une assemblée plongée dans un silence de mort.

Ce fameux jour, Harry avait tenté de faire descendre son père de son perchoir. Peut-être y serait-il parvenu si sa mère, assise de l'autre côté de sir Lionel, lui avait prêté son concours. Hélas ! Elle regardait droit devant elle, comme toujours dans ces moments-là, feignant de n'avoir rien entendu. Harry avait dû tirer brusquement son père de côté, lui faisant perdre l'équilibre. Sir

Lionel s'était effondré bruyamment, s'éraflant la joue au passage sur le dossier de la chaise de devant.

Un autre que lui se serait mis en colère, mais il s'était contenté d'adresser un sourire idiot à Harry, puis il avait qualifié ce dernier de « fish exchtraordinaire » avant de cracher une dent.

Harry avait gardé ce trophée. Et n'avait plus jamais laissé son père poser le pied à l'école. Même si cela devait faire de lui le seul élève dont aucun des parents n'était présent à la cérémonie de remise des diplômes.

Sa tante insista pour le ramener chez lui. Harry lui en fut reconnaissant. Il détestait recevoir des invités, mais tante Anna et Sebastian savaient déjà tout ce qu'il y avait à savoir sur sir Lionel. Enfin, l'essentiel. Harry gardait pour lui les cent vingt-six fois où il avait nettoyé derrière son père. Ainsi que la récente destruction du samovar préféré de Babouchka, le jour où sir Lionel, ayant buté contre un siège, avait effectué un plongeon d'une élégance inattendue, avant de s'affaler à plat ventre sur le buffet.

Ce matin-là, on avait également déploré la perte de trois assiettes d'œufs brouillés et d'un plat de bacon.

Les chiens de la maisonnée, en revanche, n'avaient jamais été aussi gâtés pour le petit déjeuner.

Hesslewhite ayant été choisi pour sa proximité avec la propriété des Valentine, l'attelage s'engagea dans l'allée qui menait à la maison après seulement une heure et demie de voyage.

— Le feuillage des arbres est magnifique, cette année, fit remarquer tante Anna. Je suppose que les rosiers de ta mère le sont aussi ?

Harry hocha la tête, pensif. Il essayait d'estimer l'heure. Était-ce la fin de l'après-midi ou le début de la soirée ? Dans le second cas, il faudrait prier sa tante et son cousin de rester dîner. De toute façon, il allait devoir les inviter. Tante Anna voudrait discuter avec sa sœur. Mais s'il était encore tôt, il suffirait de leur offrir

le thé ; ils pourraient être partis avant d'avoir croisé son père.

Le dîner était autrement plus compliqué. Sir Lionel insistait toujours pour se mettre sur son trente et un, expliquant à qui voulait l'entendre que c'était la marque d'un gentleman. Même en petit comité (soit, quatre-vingt-dix-neuf pour cent du temps, sir Lionel, lady Valentine et ceux de leurs enfants qui se trouvaient là), il aimait jouer les hôtes débonnaires. Ce qui impliquait en général une pléthore d'anecdotes et de bons mots, à ceci près que, sir Lionel ayant tendance à se perdre dans son récit, ses mots n'étaient pas toujours très bons.

Cela se soldait par un silence gêné, tandis que les convives feignaient de ne pas remarquer la fréquence à laquelle la saucière était renversée et le verre du maître de maison rempli.

Personne ne lui disait jamais d'arrêter. À quoi bon ? Sir Lionel savait qu'il buvait trop. Harry avait cessé de compter le nombre de fois où son père lui avait déclaré en sanglotant : « Je shuis déjolé. Shi déjolé ! Tu es un bon fish, Harry. »

Sans que cela fasse la moindre différence. Quelle que soit la raison de l'alcoolisme de sir Lionel, elle était trop puissante pour que la honte ou les regrets y changent quoi que ce soit. Sir Lionel était conscient de la gravité de son cas, mais cela ne l'aidait en rien à modifier son comportement.

Harry non plus ne savait que faire... sinon enchaîner son père à son lit, ce à quoi il se refusait. Il s'interdisait d'inviter des amis à la maison, évitait de s'y trouver lui-même à l'heure du dîner et, maintenant que l'année scolaire était terminée, commençait déjà à compter les jours jusqu'à son départ pour l'université.

Encore tout un été à patienter ! Il sauta de l'attelage qui venait de faire halte, puis tendit la main pour aider sa tante à descendre. Sebastian les suivit et tous trois

gagnèrent le salon, où lady Katarina s'adonnait paresseusement à son canevas.

— Anna ! s'exclama-t-elle en se redressant comme pour se lever (ce qu'elle ne fit pas). Quelle bonne surprise !

Tante Anna se pencha pour déposer un baiser sur sa joue, puis prit un siège en face d'elle.

— J'ai proposé à Harry de le ramener de l'école.

— Oh, le trimestre est donc fini ? murmura Katarina.

Harry lui adressa un sourire un peu gêné. Il était responsable de son ignorance puisqu'il avait négligé de le lui signaler, mais une mère n'était-elle pas censée se tenir informée de telles questions ?

— Sebastian, fit-elle en se tournant vers son neveu, que tu as grandi !

— C'est ce qui arrive, en général, répliqua-t-il en lui décochant un sourire en coin.

— Bonté divine ! Tu seras bientôt un danger pour les dames.

Harry leva les yeux au plafond. Sebastian avait déjà conquis le cœur de presque toutes les jeunes filles aux alentours de Hesslewhite. Il devait dégager un parfum magique, car les femmes tombaient littéralement à ses pieds.

Cela aurait pu être agaçant si toutes avaient pu danser avec Sebastian. Ce n'était pas le cas, si bien que Harry, qui se tenait aux côtés de son cousin dans les bals, profitait de l'aubaine.

— Il n'en aura pas le temps, intervint Anna. Je lui ai acheté un brevet d'officier. Il part dans un mois.

— Tu t'engages dans l'armée ? fit Katarina d'un air surpris. C'est magnifique !

Sebastian haussa les épaules.

— Vous ne le saviez pas, maman ? demanda Harry.

L'avenir de Sebastian avait été décidé plusieurs mois auparavant. Comme il était peu probable qu'il hérite

d'un titre ou d'une fortune, il allait devoir faire seul son chemin dans le monde.

Personne, pas même la mère de Sebastian, qui ne vivait que pour lui, ne lui avait seulement suggéré d'entrer dans les ordres.

Sebastian n'était pas particulièrement enthousiaste à la perspective de passer les dix prochaines années à combattre Bonaparte, mais comme il l'avait dit à Harry, que faire d'autre ? Son oncle, le comte de Newbury, qui le détestait cordialement, lui avait fait comprendre sans détour qu'il n'avait aucun avantage à espérer de leurs liens de parenté.

— Il va peut-être mourir, avait déclaré Harry, avec tout le tact dont on est capable à dix-neuf ans.

Il en fallait plus pour que Sebastian s'offusque, surtout en ce qui concernait son oncle ou le fils unique de celui-ci, l'héritier de Newbury.

— Mon cousin est encore pire, avait-il répliqué. Il m'a flanqué un coup de poing, à Londres.

Harry arqua un sourcil, choqué. C'était une chose de haïr un membre de sa famille, c'en était une autre de l'humilier en public.

— Qu'as-tu fait en réponse ?

Les lèvres de Sebastian se retroussèrent en un sourire paresseux.

— J'ai séduit une danseuse sur qui il avait des vues.

— Je le croyais fiancé ?

— Il ne l'est plus, répondit sobrement Sebastian.

— Dieu du ciel, Sebastian, qu'as-tu fait ?

— Oh, rien d'irréparable ! Je ne suis pas stupide au point de jouer avec la vertu d'une fille de comte. J'ai simplement... fait battre le cœur de la demoiselle.

Toutefois, comme sa mère l'avait souligné, Sebastian n'aurait plus guère l'occasion de faire tourner les têtes des jeunes filles, à présent qu'il était sur le point de s'engager dans l'armée. Harry s'était efforcé de ne pas

penser à son prochain départ. Sebastian était le seul être au monde en qui il avait une confiance absolue.

C'était le seul à ne jamais l'avoir laissé tomber.

Ce choix était assez logique, au fond. Sebastian était loin d'être idiot, mais il n'était pas fait pour la routine du quotidien. L'armée était la meilleure solution. Il n'empêche, songea Harry en s'agitant sur son inconfortable fauteuil égyptien, c'était bien dommage. Même si c'était égoïste de sa part, il aurait préféré que son cousin vienne avec lui à l'université.

— De quelle couleur sera ton uniforme ? s'enquit Katarina.

— Bleu foncé, je suppose, répondit poliment Sebastian.

— Tu seras superbe en bleu. N'est-ce pas, Anna ?

Celle-ci approuva d'un hochement de tête, et lady Valentine poursuivit :

— Toi aussi, Harry, cela t'irait bien. Nous devrions peut-être t'acheter un brevet d'officier, à toi aussi ?

Harry ouvrit des yeux ronds de stupeur. Il n'avait jamais été question qu'il entre dans l'armée. En tant qu'aîné, il devait hériter de la maison, du titre de baronnet et de l'argent que sir Lionel n'aurait pas bu.

En outre, il faisait partie des rares élèves de Hesslewhite à aimer les études. On l'avait surnommé « le professeur », et il ne s'en était jamais offusqué. À quoi pensait donc sa mère ? Le connaissait-elle seulement ? Lui suggérait-elle d'embrasser une carrière militaire afin d'améliorer son allure ?

— Harry ne peut pas être soldat, observa Sebastian d'un air railleur. Il est incapable de viser juste.

— Faux, rétorqua l'intéressé. Je ne suis pas aussi bon que lui...

Du menton, il désigna son cousin.

— ... mais je me débrouille mieux que tous les autres.

— Tu es donc bon tireur, Sebastian ? s'enquit Katarina.

— Le meilleur.

— Il est aussi d'une modestie exceptionnelle, ricana Harry.

Sebastian n'avait pas menti. Il était remarquablement doué. L'armée ne pourrait que se féliciter de cette nouvelle recrue... tant qu'elle parviendrait à l'empêcher de séduire tout le Portugal.

Enfin, la moitié féminine du Portugal.

— Pourquoi ne t'engagerais-tu pas, toi aussi ? insista Katarina.

Intrigué, Harry dévisagea sa mère. Elle arborait toujours cet agaçant masque inexpressif, comme si les années avaient dilué ce qu'elle possédait de personnalité et de capacité à éprouver des émotions. Elle n'avait jamais d'opinion. Elle laissait la vie se déployer autour d'elle, impassible, comme indifférente à tout.

— Il me semble que tu te plairais dans l'armée, reprit-elle d'un ton posé.

Lui était-il jamais arrivé de faire une telle déclaration ? D'exprimer un avis personnel concernant l'avenir de Harry, son bien-être ?

Avait-elle juste attendu le bon moment ?

Elle esquissa son éternel petit sourire avant de pousser un soupir, comme si tout cela représentait trop d'efforts pour elle.

— Tu serais splendide en bleu.

Puis, se tournant vers Anna, elle ajouta :

— N'est-ce pas ?

Harry prit une profonde inspiration pour répliquer... Eh bien, pour répliquer quelque chose. Dès qu'il aurait trouvé. Il n'avait jamais songé à l'armée. Il avait été admis à Pembroke College, à Oxford. Il avait prévu d'étudier le russe, qu'il n'avait pas utilisé depuis le décès de Babouchka. Sa mère le parlait, mais ils avaient déjà peu de conversations en anglais, alors en russe...

Bon sang, que Babouchka lui manquait ! Elle n'était pas souvent juste, encore moins aimable, mais elle était toujours amusante. Et elle l'adorait.

Qu'aurait-elle souhaité qu'il fasse ? Harry n'aurait su le dire. Elle aurait certainement approuvé qu'il aille à l'université si cela signifiait qu'il passerait ses journées plongé dans la littérature russe. D'un autre côté, elle tenait l'armée en très haute estime et ne s'était pas privée de railler le père de Harry, qui n'avait jamais servi son pays.

À vrai dire, elle avait raillé sir Lionel pour tout un tas de choses.

— Tu devrais y réfléchir, Harry, déclara Anna. Je suis certaine que Sebastian serait très heureux que vous soyez ensemble.

Harry lança un regard désespéré à son cousin. Celui-ci ne pourrait que comprendre sa détresse. Enfin, que s'imaginaient-ils ? Qu'il pouvait prendre une telle décision devant une tasse de thé ? Qu'il allait mordre dans un muffin, réfléchir quelques instants et décider que, oui, assurément, un uniforme bleu foncé serait du plus bel effet ?

Hélas ! Sebastian se contenta de l'un de ces imperceptibles haussements d'épaules dont il avait le secret, et qui signifiait : « Que veux-tu que je dise ? Ce monde est complètement fou. »

Lady Katarina porta sa tasse à ses lèvres, mais Harry n'aurait su dire si elle avait bu une gorgée de thé. En revanche, lorsqu'elle la reposa dans sa soucoupe, il la vit fermer les paupières.

En vérité, cela n'avait été qu'un battement de cils à peine plus appuyé que la normale, mais Harry en connaissait la signification. Elle avait entendu des pas. Ceux de son mari. Elle les distinguait toujours quelques secondes avant tout le monde – peut-être à cause du grand nombre d'années passées sous le même toit, quoique pas dans le même monde... Ses capacités à feindre que sa vie était différente de ce qu'elle était en réalité s'étaient développées en même temps que son

talent pour anticiper les activités et déplacements de son mari, à n'importe quel moment de la journée.

Il est tellement plus facile d'ignorer ce que l'on ne voit pas.

— Anna ! s'exclama sir Lionel en s'appuyant contre le chambranle. Et Sebastian ! Quelle agréable surprise ! Comment vas-tu, mon garçon ?

— Très bien, monsieur, répondit Sebastian.

Harry regarda son père entrer. Il était difficile de dire quelle quantité d'alcool il avait déjà ingurgitée. Son pas n'était pas encore hésitant, mais ses bras se balançaient un peu trop au goût de Harry.

— Content de te retrouver, Harry, ajouta-t-il en donnant une petite tape sur le bras de son fils, avant de se diriger vers une console. Alors, l'école est finie ?

— Oui, père.

Sir Lionel remplit un verre – Harry était trop loin pour en identifier le contenu –, puis se tourna vers Sebastian, un vague sourire aux lèvres.

— Quel âge as-tu, maintenant, Sebastian ? s'enquit-il.

— Dix-neuf ans, monsieur.

Le même âge que Harry. Ils avaient un mois d'écart, et il n'y avait pas de raison que cela change.

— Et vous lui servez du thé, Katy ? lança sir Lionel à son épouse. À quoi pensez-vous ? C'est un homme, à présent.

— Le thé sera parfait, père, déclara Harry d'un ton sec.

Sir Lionel se tourna vers lui. Il affichait un air surpris, comme s'il avait déjà oublié sa présence.

— Harry, mon garçon. Ravi de te retrouver.

Harry pinça les lèvres.

— Moi aussi, père.

Sir Lionel avala une longue gorgée d'alcool.

— Alors le trimestre est terminé ?

Harry hocha la tête, et répondit de nouveau :

— Oui, père.

Sir Lionel fronça les sourcils, avant de porter son verre à ses lèvres.

— L'école est finie, n'est-ce pas ? J'ai reçu un courrier de Pembroke College au sujet de ton inscription.

Il fronça de nouveau les sourcils, battit des paupières, puis haussa les épaules.

— J'ignorais que tu t'étais inscrit.

Puis, après un temps de réflexion, il ajouta :

— Bravo.

— Je n'y vais pas.

Les mots avaient jailli spontanément des lèvres de Harry. Que racontait-il ? Bien sûr qu'il allait à Pembroke ! C'était ce qu'il voulait. Ce qu'il avait toujours voulu. Il aimait l'étude. Il aimait les livres. Il aimait les chiffres. Il aimait s'asseoir dans une bibliothèque, même lorsqu'il faisait beau et que Sebastian le harcelait pour qu'il vienne jouer au rugby. (Sebastian gagnait toujours. Il y avait trop peu de soleil dans le sud de l'Angleterre pour ne pas en profiter lorsqu'il se montrait. Sans parler du diabolique talent de persuasion de Sebastian, quel que soit le sujet.)

Aucun jeune homme en Angleterre n'était mieux qualifié que lui pour l'université. Et cependant...

— Je m'engage dans l'armée, lâcha-t-il.

De nouveau, les paroles étaient sorties, échappant au contrôle de sa volonté. Que diable disait-il ? Et pourquoi disait-il cela ?

— Avec Sebastian ? s'enquit tante Anna.

Harry hocha la tête.

— Il faut bien que quelqu'un s'assure qu'il ne se fait pas tuer.

Sebastian lui lança un regard offensé, mais la tournure prise par les événements lui plaisait manifestement trop pour qu'il risque une repartie cinglante. Il avait toujours été ambivalent au sujet de sa carrière dans l'armée. Harry devinait que, malgré ses fanfaronnades, son cousin était soulagé à la perspective de l'avoir à ses côtés.

— Tu ne peux pas aller à la guerre, protesta sir Lionel. Tu es mon héritier.

Tout le monde dans la pièce se tourna vers lui, l'air étonné. C'était probablement la seule déclaration sensée qu'il ait émise depuis des années.

— Vous avez Edward, répliqua Harry sans douceur. Son père but une gorgée, cilla, puis haussa les épaules.

— Ma foi, ce n'est pas faux.

Harry avait beau s'attendre à une réponse de ce genre, il ne put s'empêcher d'éprouver un pincement de dépit. De colère.

Et de souffrance.

— Un toast pour Harry ! s'écria sir Lionel d'un ton jovial en levant son verre.

Il ne parut pas s'apercevoir que personne ne se joignait à lui.

— À ta santé, mon garçon !

Il porta son verre à ses lèvres, découvrit qu'il ne l'avait pas rempli.

— Ça alors, marmonna-t-il. C'est étrange.

Harry se voûta sur son siège. Et en même temps, il était gagné par une sourde impatience, une envie de se lever et de s'enfuir à toutes jambes.

— Quand pars-tu ? s'enquit sir Lionel en se resservant.

Harry regarda Sebastian, qui répondit à sa place.

— Je dois être au rapport la semaine prochaine.

— Alors ce sera la même chose pour moi, déclara Harry. Il me faudra bien sûr la somme pour payer le brevet.

— Bien sûr, répéta sir Lionel, répondant instinctivement au ton autoritaire de son fils. Bien sûr...

Il baissa les yeux, puis les leva et regarda son épouse.

Elle s'était tournée vers la fenêtre.

— Ravi de vous avoir tous vus, reprit-il.

Puis il posa bruyamment son verre et se dirigea vers la porte en ne trébuchant qu'une seule fois.

Harry le suivit du regard. Il se sentait étrangement détaché. Il avait souvent songé à cet instant – non pas à son engagement dans l’armée, mais à son départ. Il avait toujours pensé qu’il partirait pour l’université de la façon la plus classique. Il chargerait ses affaires dans l’attelage familial et quitterait la maison de ses parents. Seulement, il avait imaginé toutes sortes de variations dramatiques sur ce thème, depuis les gesticulations furieuses jusqu’aux regards glacials. Sa version préférée était celle où il fracassait des flacons d’alcool contre les murs – les plus coûteux, ceux qui étaient importés du Continent en contrebande. Sir Lionel continuerait-il de soutenir les Français avec ses achats illégaux maintenant que son fils allait les affronter sur un champ de bataille ?

Harry regarda la porte derrière laquelle son père avait disparu. Peu importait, n’est-ce pas ? Sa vie ici s’achevait.

Il en avait terminé avec cette maison, cette famille, ces nuits où il devait cornaquer son père jusqu’à son lit et l’allonger sur le flanc pour éviter qu’il ne s’étrangle s’il vomissait dans son sommeil.

Terminé.

Pourtant, tout lui semblait infiniment... creux. Silencieux. Rien ne marquait son départ.

Et il allait lui falloir des années pour se rendre compte qu’il avait été floué.